
L'alliance normando-tupi au XVI^e siècle : la célébration de Rouen

Beatriz Perrone-Moisés



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jsa/8773>

DOI : 10.4000/jsa.8773

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 juillet 2008

Pagination : 45-64

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Beatriz Perrone-Moisés, « L'alliance normando-tupi au XVI^e siècle : la célébration de Rouen », *Journal de la société des américanistes* [En ligne], 94-1 | 2008, mis en ligne le 10 juin 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/8773> ; DOI : 10.4000/jsa.8773

L'ALLIANCE NORMANDO-TUPI AU XVI^e SIÈCLE : LA CÉLÉBRATION DE ROUEN

Beatriz PERRONE-MOISÉS *

En 1550, la ville de Rouen prépare une série de festivités pour la *joyeuse entrée* du roi Henri II et de sa cour, dont deux éléments relient les marchands du port normand aux Tupi de la côte du Brésil : une mise en scène de la vie quotidienne de ces derniers – nommée « fête brésilienne » par l'historien Ferdinand Denis, et à laquelle participent 50 indiens tupi et 250 matelots normands – et une bataille navale entre Français et Portugais. Cet article propose d'y voir non pas une exhibition d'exotisme ou une curiosité anedoctique, mais plutôt une déclaration et une célébration des alliances entre Normands et Tupi dont dépend le succès de la ville pour le commerce transatlantique et, à travers les traits caractéristiques de ces rapports, le fondement de la richesse de Rouen et de la qualité du spectacle. Il contient également une brève analyse de la gravure qui représente cette mise en scène, en la comparant à l'iconographie de l'époque publiée dans les principales sources sur les Tupi. [Mots-clés : Amérindiens, Tupi, Français au Brésil, rapports entre Amérindiens et Européens, xvi^e siècle.]

The Norman-Tupi alliance in the 16th century : the celebration at Rouen. In 1550, the city of Rouen prepares a series of festivities for the royal entry of Henry II and his court, of which two elements point to the links between the Norman harbour merchants and the Brazilian coastal Tupi : a performance of the Indians' daily life – called « Brazilian festival » by the historian Ferdinand Denis, involving 50 Tupi and 250 Norman sailors – and a staged naval battle between French and Portuguese. This article proposes to consider these festivities not so much as a display of exoticism or an anecdotal curiosity, but rather as a statement and celebration of alliances between the Normans and the Tupi, on which depend the success of the city's transatlantic trade and, through the characteristic traits of these relations, the foundation of the wealth of the city and the quality of the performance. It also briefly considers some elements of the illustration of this performance, comparing it with the Tupi iconography of the same epoch. [Key words : Amerindians, Tupi, French in Brazil, Amerindians and Europeans relations, 16th century.]

* Departamento de antropologia, Núcleo de história indígena e do indigenismo, Universidade de São Paulo, av. prof. Luciano Gualberto, 315, Cidade universitária, 05508-900 São Paulo, SP, Brasil [perrone@usp.br].

Journal de la Société des Américanistes, 2008, 94-1, pp. 45-64. © Société des Américanistes.

La alianza normando-tupi en el siglo XVI : la celebración de Rouen. En 1550, la ciudad de Rouen prepara una serie de festividades para la regia entrada de Enrique II con su corte, en la cual dos elementos evocan los lazos entre comerciantes del puerto normando y tupi de la costa brasileña : una presentación teatral de la vida cotidiana de los indígenas – llamada « fiesta brasileña » por el historiador Ferdinand Denis, en la cual participan 50 tupi y 250 marineros normandos – y un combate naval entre franceses y portugueses. El presente artículo propone ver ahí no una exhibición de exotismo amerindio o una anécdota, pero una declaración, una celebración, de la sólida alianza entre normandos y tupi en la cual se basa el éxito de la ciudad en el comercio transatlántico y, a través de los rasgos característicos de tales relaciones, los cimientos de la opulencia de la ciudad y de la calidad de la presentación. Este estudio contiene además un breve análisis de algunos elementos de la ilustración que existe de la representación, comparándolos con la iconografía tupi de la época. [Palabras clave : amerindios, tupi, franceses en Brasil, relaciones entre amerindios y europeos, siglo XVI.]

Le 1^{er} octobre 1550, la ville de Rouen recevait Henri II et sa cour. C'était la troisième d'une série de « joyeuses entrées », ces visites que les rois de France faisaient régulièrement aux villes les plus importantes du royaume ¹. Parmi les différentes formes de fêtes populaires en France au XVI^e siècle, les entrées royales se distinguaient par leur faste, mais elles étaient surtout importantes par ce qu'elles représentaient pour les villes où elles avaient lieu. Il s'agissait d'un ancien rituel politique de déclaration de loyauté : en offrant au roi la réception la plus grandiose, les habitants de la ville comptaient sur la réaffirmation de sa protection, contrepartie de leur déclaration de loyauté. Les entrées royales illustraient ainsi, de façon éclatante, les relations entre le souverain et la bourgeoisie locale, et pouvaient même les modifier ².

Marqués par cet aspect fondamentalement politique et réciproque – en soi assez complexe ³ –, ces événements avaient également une dimension économique importante. Préparés pendant des mois, ils engageaient toute la ville, exigeant la mobilisation de toute sa population, de ses richesses, ses ressources et ses talents ⁴ : « chose de longue execution, et de grande entreprinse », remarque l'auteur anonyme de la principale description des événements (voir *infra* note 6).

Parce que la grandeur de la fête était une démonstration de la vitalité et de l'importance de l'économie locale, ces visites royales provoquaient une espèce de compétition entre les bourgeois des différentes villes où elles étaient réalisées. Comme du point de vue politique, des changements pouvaient en découler en ce qui concerne le montant des tributs dus par les bourgeois de la ville et les garanties assurées par le souverain dans leurs activités économiques, mais il s'agissait surtout de rappeler la contribution de la ville à la richesse du royaume, et donc de confirmer des rapports déjà établis.

Fêtes de « folles dépenses » pour du prestige, comparables en somme au célèbre potlatch, les entrées royales ont été qualifiées de « fait social total » ⁵, non pas dans l'aspect particulier qui les rapproche des rituels de Colombie britanni-

que, mais dans un sens général de la définition de Mauss (1993, p. 147) puisqu'en elles « s'expriment à la fois et d'un coup toutes sortes d'institutions : religieuses, juridiques et morales – et celles-ci politiques et familiales en même temps ; économiques – et celles-ci supposent des formes particulières de la production et de la consommation, ou plutôt de la prestation et de la distribution ; sans compter les phénomènes esthétiques auxquels aboutissent ces faits [...] ».

Ces entrées royales étaient essentiellement composées de deux parties, un cortège et un spectacle, suivies en fin de journée par de grandes fêtes et banquets. Elles commençaient par l'entrée proprement dite du roi avec sa cour et les ambassadeurs invités, et par un cortège des habitants de la ville, disposés selon un protocole strict. Il s'ensuivait un défilé de chars allégoriques et d'autres curiosités et, finalement, le spectacle, une représentation théâtrale, en général d'inspiration religieuse – la Passion et les vies de saints étant les préférées.

La grande originalité de l'entrée de Rouen, qui la rend exceptionnelle dans l'ensemble des entrées royales, est dans le spectacle : ici, au lieu de vies de saints, ce fut la vie des Tupi de la côte brésilienne qu'on représenta.

Ferdinand Denis, à qui nous devons tant d'informations au sujet des rapports entre la France et le Brésil aux XVI^e et XVII^e siècles, fut responsable aussi de la redécouverte de cette histoire, trois siècles plus tard, en 1850. Denis parle de « fête brésilienne » pour désigner ce spectacle de l'entrée de Rouen. Entre 1550 et 1557, trois publications parurent, qui décrivent ces événements ⁶. La première, assez brève, fut publiée juste dix jours après l'entrée ⁷. En décembre de l'année suivante, parut une description plus longue et richement illustrée, avec 29 gravures sur bois, dont une « Figure des Brisiliens », que Denis (1850, p. 4) qualifie de « premier monument iconographique du Brésil que la presse du XVI^e siècle nous ait fourni sur ce beau pays » ; c'est là le document qui sert de base à la plupart des analyses de la fête de Rouen, dont celle-ci ⁸. En 1557, un petit livre reprit les gravures de l'édition de 1551, avec des quatrains à la place du texte original, plus long ⁹.

Dans l'ensemble des festivités de Rouen, la « pièce brésilienne » occupe une place modeste au milieu d'une large série de chars allégoriques et décors d'inspiration classique, mais toute l'originalité de cette entrée est dans ce « nouveau et non acoustumé spectacle », comme le qualifie l'auteur de la relation.

C'est un fait bien connu que, dès le tout début du XVI^e siècle, des sujets du roi de France, provenant majoritairement de la Normandie, ont commencé à fréquenter la côte brésilienne, où ils installèrent de nombreux comptoirs de commerce. La ville de Rouen excellait dans le commerce très rentable des bois-Brésil, teintures, perroquets et singes. L'importance des liens entre la Normandie et le Brésil a été souvent soulignée et, parmi ses nombreux indices, on ne peut manquer d'évoquer le vocabulaire français-« brésilien » qui, vers 1540, intégrait les instructions de Jean Cordier, marchand à Rouen, pour le « commerce du Brésil » ¹⁰, ou la maison appelée l'hôtel du Brésil, également à Rouen qui, jusqu'au XIX^e siècle, exhibait ses sculptures sur bois représentant les activités journalières

des Tupi côtiers¹¹, comparables aux bas-reliefs qui se trouvent dans l'église Saint-Jacques à Dieppe. Les chiffres relatifs à ce commerce sont significatifs ; il suffira ici de remarquer qu'en 1541 de 30 à 40 navires partent du nord de la France pour l'Amérique du Sud, en 1546, 28 bateaux quittent le Havre vers le Brésil et, en 1549, ils sont 6 à partir de la seule ville de Rouen ; il est légitime d'en supposer autant partant de Dieppe et Honfleur¹². Même les Portugais, qui ressentaient la présence des Français sur la côte brésilienne comme une invasion de leur colonie sud-américaine, étaient obligés de la reconnaître : ainsi, sur leurs cartes, au xvi^e siècle, on trouvait un Port des Français à l'embouchure du fleuve São Francisco, tout près de la capitale de la colonie portugaise. Ce « commerce du Brésil », source d'une constante tension diplomatique entre le Portugal et la France, avait fait de Rouen la deuxième ville en importance dans le royaume.

Ce commerce, essentiel pour l'économie normande, avec des ramifications qui s'étendent à Marseille et au-delà, n'était possible que parce que les Normands avaient déjà établi, depuis quelques décennies, un solide réseau d'alliances avec ceux qu'on connaît sous l'ethnonyme Tupinamba¹³. La fête de Rouen marque « comme un point culminant de la présence du Brésil en France [...] et] repose sur la densité des rapports antérieurs, des échanges matériels et culturels entre les côtes normande et brésilienne », selon les mots de Bonnichon (1998, p. 21). C'est l'alliance entre Normands et Tupinamba, cadre de ces échanges, dont l'émblématique entrée de 1550 paraît offrir une célébration, qui retiendra ici notre attention.

Revenons sur ce qui s'est passé à Rouen en ce mois d'octobre 1550. Après le défilé d'ouverture, le roi, la reine, la cour, les ambassadeurs invités (du Pape, d'Espagne, d'Allemagne, de Venise et du Portugal, entre autres) et les notables de la ville se sont installés le long de la chaussée, entre la ville et la Seine, pour assister au spectacle¹⁴, lequel, selon le chroniqueur de l'événement, « s'est trouvé surmonter l'expectation du roi et de toute sa cour et grandement surpasser tous autres précédents triomphes de temps immémorial célébrés en France, si je dy en France, j'y puis sans réprimence y comprendre tous autres pays et royaumes »¹⁵.

La scène était une prairie située entre la chaussée extérieure de la ville et les bords de la Seine, de « 200 pas de long et 35 pas de large » ; elle avait été soigneusement préparée pour ressembler au Brésil, où se passe l'action : la végétation naturelle, moins dense que les forêts brésiliennes, a été « artificiellement remplie » avec des arbustes et des buissons, les troncs de certains arbres ont été peints en rouge, pour évoquer le bois-Brésil (dont le tronc est en vérité blanchâtre), les cimes des arbres ont été complétées avec des branches et on y a planté d'autres arbres, dont certains fruitiers, qui étaient « chargez de fruitz de diverses couleurs et especes imitans le naturel », dit le chroniqueur. Pour parfaire l'ambiance brésilienne, « parmi les branches des arbres volletoient et gazouilloient à leur mode grand nombre de perroquets, esteliers, et moysons de plaisantes et diverses couleurs. Amont les arbres grympoient plusieurs

guennones, marmotes, sagouyns que les navires des bourgeois de Rouen avoient naguères apportez de la terre du Brésil ». Aux extrémités du terrain, les « loges ou maisons couvertes de roseaux, et feuillartz », disposées « à l'environ d'une quadrature », « fortifiez a lentour de pal, en lieu de Rampart, ou boulevard », composaient des villages tupi.

Entre la « forêt », les villages et un « comptoir » sur les bords de la Seine, « se demenoient ça et là » 300 Tupi, dont quelques femmes, tous vêtus « en la mode des sauvages de l'Amérique dont s'apporte le boys de Brésil » : c'est-à-dire, nus aux yeux des Européens¹⁶, peints et parés. Parmi ces 300 acteurs, 50 étaient des « naturelz sauvages freschement apportez » du Brésil.

Denis (1850), dans son étude pionnière de la fête brésilienne, s'interroge sur la région d'origine de ces sauvages et propose la région entre Pernambuco et São Salvador, sur la côte nord-est, pour deux raisons, dont aucune n'est parfaitement convaincante. La première serait le fait que les Normands avaient quelques comptoirs très actifs dans cette région, spécialement aux alentours d'Itamaraca. Mais on sait que les Normands avaient aussi nombre d'autres comptoirs tout le long de la côte brésilienne, dont un, par exemple, dans la région de Rio de Janeiro¹⁷, lequel cinq ans plus tard allait permettre l'installation de la France antarctique dans la baie de Guanabara. L'autre argument avancé par Denis est la présence d'un groupe nommé « Tabagerres » sur la scène de Rouen. Cet auteur, trouvant la mention de Tabajaras dans des sources historiques relatives à la région nord-est (Ceará), en conclut que tous les individus tupi qui se trouvaient sur la scène à Rouen venaient de là. Denis (*ibid.*) cite l'étymologie « seigneurs de [grands] villages » (*taba-jar*), ce qui est sans doute possible. Cela dit, on sait bien aujourd'hui que les ethnonymes comptent parmi les nombreuses choses que les Européens ont imposées aux indigènes (en Amérique comme ailleurs), ce qui nous invite à rester prudents face à ce genre de mention dans les sources. De plus, « tabajara » est un mot qu'on peut rapprocher de *tovaja*, « le beau-frère/ennemi », suivant la belle analyse d'Hélène Clastres (1972)¹⁸, ce qui indique qu'il ne s'agit pas du nom d'un groupe, mais d'un qualificatif de position. Du point de vue d'un sujet tupi de la côte, *tabajara* veut dire « ennemi » ou le contraire, comme disaient les Portugais exprimant ainsi plus nettement l'aspect positionnel du mot tupi. *Tabajara*, loin d'être un ethnonyme, désignerait donc l'ennemi archétypique¹⁹. Hans Staden (1941, p. 54) le disait clairement, quand il affirmait en 1557 qu'au nord de São Vicente vivaient les ennemis des Tupiniquim (alliés des Portugais), appelés Tupinamba qui « sont également connus par leurs ennemis comme Tabayaras, qui veut simplement dire ennemi »²⁰. Des « Tabajarres » apparaissent aussi dans la Guanabara décrite par Thévet (1558) et au Maragnan, au début du xvii^e siècle²¹. Si *tabajara* est le nom de l'ennemi, il y aurait des *tabajaras* sur toute la côte brésilienne, au moins jusqu'au début du xvii^e siècle ; dans un certain sens, tous les Tupi côtiers seraient des *tabajara*... pour quelqu'un²². La présence de ces « Tabagerres » à

Rouen serait particulièrement significative dans cette représentation, préparée par les Rouennais pour le roi, exemplaire des alliances, et donc de la guerre, sur la côte brésilienne.

Revenons à présent à la représentation. Les autres 250 « sauvages » étaient des matelots normands, avec une large expérience de la route brésilienne. Démontrant leur familiarité avec les « Brésiliens », ils parlaient « autant bien le langage et [exprimaient] si naïvement les gestes et façons de faire des sauvages, comme s'ilz fussent natifz du mesmes pays ». Sur la « scène brésilienne », ces 300 acteurs représentaient la vie des Tupinamba : ils tiraient des flèches avec leurs grands arcs ²³, grimpaient sur les arbres poursuivant des singes, se reposaient dans des hamacs sous l'ombre, dansaient, coupaient et transportaient du bois-Brésil jusqu'au petit fort français, où ils l'échangeaient contre des « haches, serpes et coings de fer, selon leur usage et leur manière de faire » et, après l'échange, le bois-Brésil était embarqué dans un navire ancré près du rivage. Mais l'action véritable (dans le spectacle et pour les Tupi) était la bataille, représentée au premier plan dans une gravure (Figure 1), où l'on voit les guerriers avec l'arme de guerre tupi par excellence, l'*ibirapema* ²⁴, ainsi que des grands arcs (*orapat*), prêts à lancer leurs longues flèches ²⁵, et des boucliers recouverts d'écorce ou de peaux animales ²⁶.

La gravure en question appelle plusieurs observations. Elle présente d'abord de nombreuses inexactitudes par rapport aux descriptions des Tupi que nous devons aux voyageurs, dont quelques-unes ont été signalées par Denis (1850, note 16), notamment la scène de danse et la représentation des maisons – petites, isolées et avec des « clôtures » à l'européenne. Les récits de l'époque ²⁷ décrivent les grandes maisons communales tupi avec une toiture arrondie en paille (« couvertes de roseaux, et feuillartz »), telles qu'on les voit d'ailleurs représentées dans une illustration empruntée à Staden (Figure 2).

Aussi inexacte que la forme et la taille des maisons est la représentation des palissades, que l'on peut également comparer avec celles de la gravure de Staden : dans la « Figure des Brésiliens », celles-ci prennent une allure très européenne et enserrant chaque petite maison. Les documents – dont le texte même, que la « Figure » prétend illustrer – décrivent les villages tupi avec leurs grandes maisons communales disposées autour d'une place centrale, « fortifiés à l'entour de pal en lieu de rempart ». La scène de danse, observe Denis (1850), est également en désaccord avec les descriptions des voyageurs, selon lesquelles les Tupi ne se tenaient jamais les mains pour danser ; on pourrait ajouter que, chez eux, hommes et femmes ne dansaient jamais ensemble ²⁸.

On pourrait ajouter à la liste des inexactitudes de la « figure » la petite taille des pirogues (en haut, à gauche) et les parures tupi. Les Tupinamba étaient d'excellents navigateurs côtiers, et les expéditions de guerre étaient souvent menées en pirogue, les *igá* qui, selon les sources, pouvaient transporter des dizaines de guerriers ²⁹ (Figure 3).

Figure des Brifiliens.

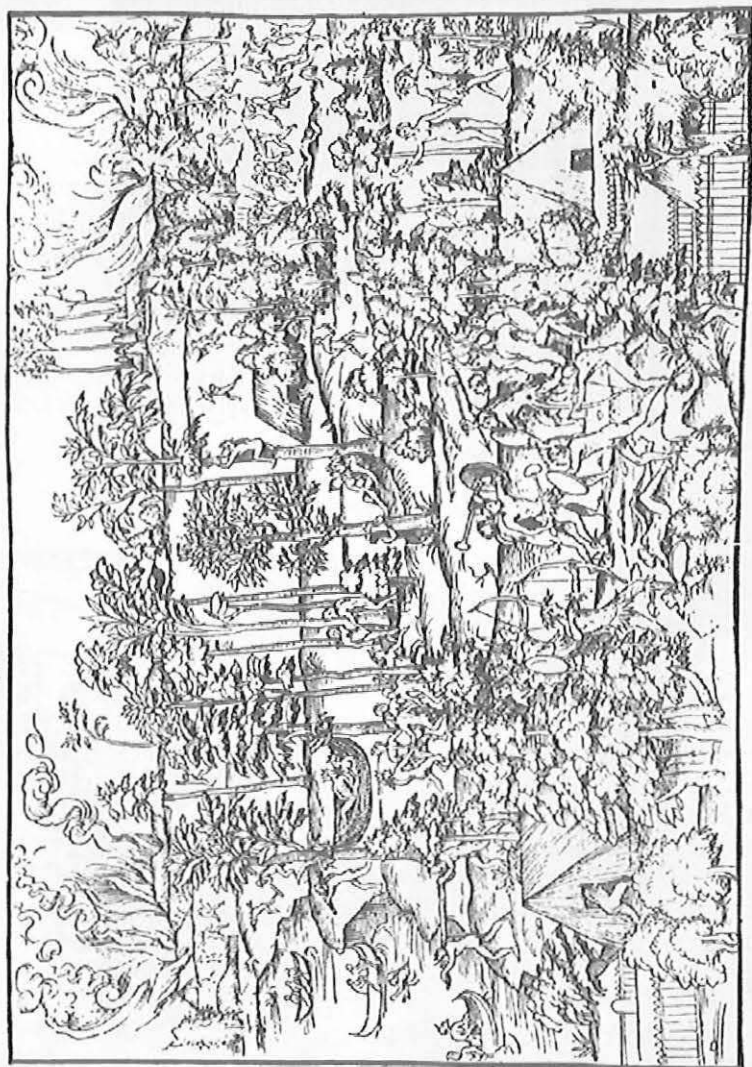


Fig. 1. – Gravure qui illustre la « fête brésilienne » (in *C'est la deduction...*, Robert Le Hoy, Rouen, 1551).



FIG. 2 – « Village fortifié » (Staden 1557, II, V).

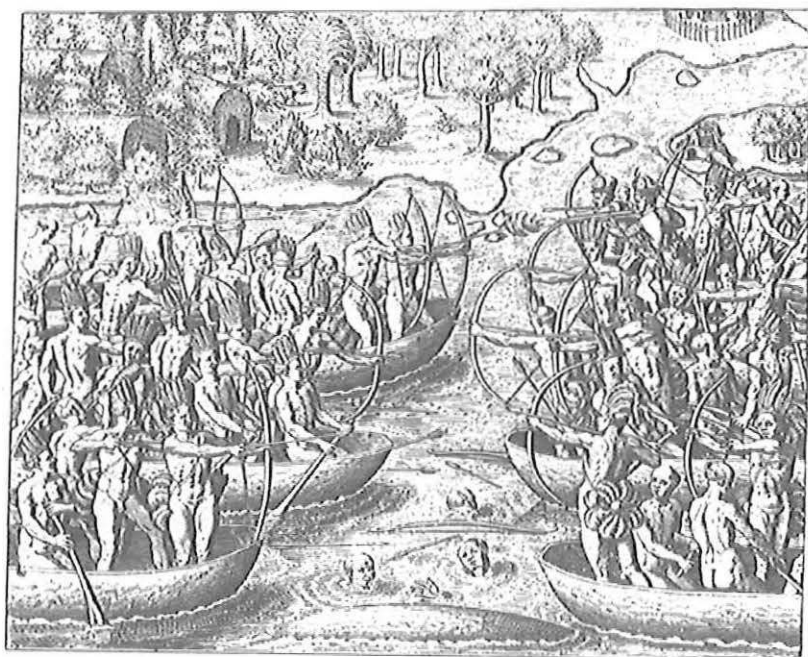


FIG. 3 – Illustration du récit de Hans Staden, dans l'édition de Théodore de Bry 1592.

Pour ce qui est des parures tupi, les sources parlent de coiffures frontales de plumes, très différentes des « chapeaux » de la « Figure » et, à la place des « jupes » que l'on y voit, des cercles de plumes d'éma, l'autruche sud-américaine, tenus par des ficelles autour des hanches et portés par les guerriers en guerre et lors des rituels ³⁰.

On l'a déjà remarqué, la gravure, en ce qu'elle a d'inexact, contredit le texte même qu'elle illustre, qui, lui, correspond bien aux descriptions de Hans Staden et Jean de Léry. Elle n'est donc certainement pas fidèle à ce qui a été vu lors de la fête de Rouen. Pour Denis (1850), la « figure des Brésiliens » serait la première représentation iconographique du Brésil. C'est en tout cas une des premières, ce qui pourrait expliquer (et excuser) les erreurs de représentation. Elle s'écarte des descriptions de ceux qui ont connu les Tupi, mais en ce qui concerne la « mode des sauvages », comme on disait à l'époque, elle rappelle d'autres représentations de l'Amérique de la première moitié du XVI^e siècle. On sait que les représentations iconographiques des Amérindiens établissaient entre elles, comme les textes, un dialogue marqué par des « citations » ³¹. On peut donc considérer que cette gravure présente quelques conventions de la représentation des sauvages qui, en ce qui concerne les Tupi au moins, se stabiliseront par la publication, dans les décennies suivantes, de récits des voyageurs avec leurs illustrations ³².

Revenons à la « fête ». Les scènes représentées sur la gravure furent jouées en séquence. Après le troc sur la côte, surgit soudainement un groupe de « Tabajarres » ennemis qui, après avoir attentivement écouté une harangue de leur *morubixaba* (que le document appelle aussi « leur Roy ») ³³, attaquèrent les Tupinamba, alliés des Français. Une « furieuse » bataille s'ensuivit, avec des flèches tirées dans tous les sens et des duels de guerriers avec leurs *ibirapemas*, jusqu'à ce que les Tabajara, vaincus par les Tupinamba, se retirent : leur village fut alors incendié. Le combat simulé ou « scyomachie », comme dit le document, était si bien représenté qu'il semblait réel, dit le chroniqueur, qui attribue la fidélité de la représentation aussi bien à la présence de 50 « vrais » sauvages qu'à la large expérience brésilienne des matelots normands qui y représentaient des Tupi. Il ajoute que « plusieurs personnes [...] ayant fréquenté longuement le pays du Brésil et des Cannybales [...] attestèrent de bonne foy l'effet de la figure précédente estre le certain simulachre de la verité ». La simulation semble avoir été aussi réaliste que possible ³⁴ : occupations quotidiennes, troc et la plus importante activité pour les Tupinamba – leur sujet de conversation préféré aussi ³⁵ –, la guerre.

Tous ceux qui ont étudié les Tupi de la côte brésilienne signalent le caractère central, pour eux, de la guerre. La formule la plus condensée à cet égard est peut-être celle que Gabriel Soares de Sousa (1971, p. 320. Traduction de l'auteur BPM) écrivait en 1587 : « Puisque les Tupinamba sont très belliqueux, tous leurs fondements sont comment ils feront la guerre à leurs contraires » ³⁶. Pourtant, ce qui, dans la guerre, était essentiel pour les Tupi n'était pas présent dans les combats que la représentation de Rouen évoquait. Nous y reviendrons.

Les guerres de l'époque se trouvaient comprises dans un réseau d'alliances et d'oppositions qui concernaient Amérindiens et Européens. De façon cohérente, la scène suivante fut le « Triomphe de la Rivière » dans lequel, à côté des figures d'une baleine et de tritons, on assiste à un combat naval simulé (naumachie) entre une caravelle portugaise, clairement identifiée par les armes du Portugal, et un bateau français (Figure 4). Ce furent les Français qui remportèrent la victoire, brisant la caravelle et obligeant les matelots portugais à se sauver à la nage, « au grand effroi et à l'indicible joie des regardants »... à l'exception, probablement, de l'ambassadeur portugais, malgré le fait que « nul des matelotz [portugais] en [ait été] offensé », comme le chroniqueur a pris soin de le préciser.

Les scènes « brésiliennes » de l'entrée d'Henri II à Rouen ne constituèrent certainement pas le centre des festivités, insérées qu'elles étaient dans un ensemble beaucoup plus vaste et complexe de tableaux d'inspiration surtout classique, comme cela a été dit plus haut. Mais elles sont spécialement intéressantes pour une étude des rapports entre Français et « Brésiliens » au ^{xvi}^e siècle, ce qui explique que l'on mentionne l'événement dans chaque travail consacré à ce thème. Pourtant la « fête brésilienne » fut ce qu'il y eut de vraiment original dans l'entrée de Rouen (voir, par exemple, Wintroub 1998) et, dans ce sens, il est surprenant que la plupart des auteurs lui ayant consacré des études n'y voient qu'un détail, une curiosité sans beaucoup d'importance. Tel est le cas de Massa (1975), dont l'analyse de la « fête brésilienne » de Rouen contient une observation sur la bataille navale particulièrement intéressante pour notre argumentation. Le document de 1550 ³⁷, note-t-il, mentionne une attaque de « sauvages » contre la caravelle portugaise, alors que, selon le document de 1551, l'attaque fut menée par des Français, et non par des sauvages. L'auteur s'interroge sur la raison de cette substitution (Massa 1975, p. 111). Fausse question, sans doute, puisqu'à l'alliance entre Français et Tupinamba correspondait l'alliance entre leurs ennemis respectifs, Portugais et *tabajaras*.

Il convient de rappeler ici les aventures de Hans Staden chez les Tupinamba d'Ubatuba qui illustrent admirablement bien ces oppositions redoublées. Dans son récit (Staden 1941), il raconte que, fait prisonnier par des alliés des Français, il a vainement essayé pendant des mois de convaincre ses hôtes qu'il était français, ce qui était pour lui la seule façon d'échapper à la mort rituelle de l'ennemi sur le boucan. Un premier Français de passage, à qui il demanda de l'aide, déclara à ses hôtes : « Tuez-le et mangez-le, car c'est vraiment un Portugais, votre ennemi et mien ». Utilisant une formulation similaire de ces inimités partagées, le grand chef Cunhambebe interrogea Staden (*ibid.*, pp. 82, 86) au sujet des intentions de guerre des Tupiniquim et Portugais, « ses ennemis » ³⁸.

Fausse question donc que celle du remplacement des sauvages par des Français puisque, dans le cadre des alliances de l'époque sur la côte brésilienne, du point de vue politique (et donc diplomatique), il n'y avait aucune différence. Français et Tupinamba se trouvaient du même côté, opposés aux Portugais et

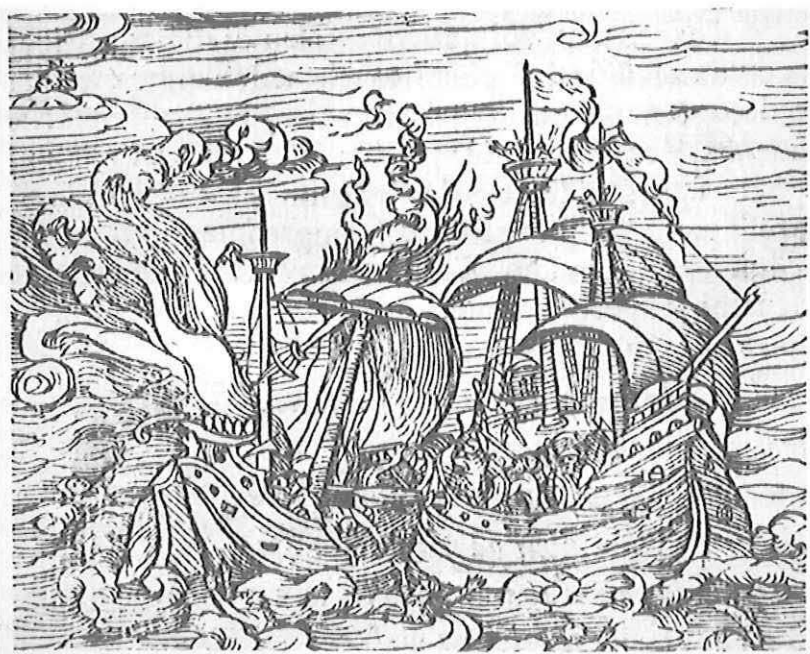


FIG. 4. – La naumachie (détail de la gravure « Le triomphe de la Rivière », in *C'est la deduction...*, Robert Le Hoy, Rouen, 1551).

leurs alliés indiens. Les deux combats simulés à Rouen, entre les Tupinamba et leurs *tabajara* sur terre, et entre les Français et les Portugais sur mer (la Seine), étaient en fait une seule et même bataille, évoquant la guerre en cours sur la côte brésilienne³⁹. La naumachie reprenait donc et redoublait la scyomachie, même du point de vue formel : comme le village tabajara, la caravelle portugaise fut consumée par le feu⁴⁰. On pourrait dire de la naumachie de Rouen ce que Lévi-Strauss (1964, pp. 345-346), parlant de la « prédilection pour l'hyperbole » manifestée par les mythes et les rites, note sur le langage en général : « Par la reduplication, le second membre souligne emphatiquement l'intention signifiante, dont on aurait pu douter, s'il fût demeuré seul, qu'elle eût été présente dans le premier ».

Le thème central de la fête brésilienne de Rouen aurait été ainsi l'alliance entre Normands et Tupinamba. Parmi les traits distinctifs de l'alliance telle que pratiquée par les Français avec les Amérindiens (au moins jusqu'au milieu du xvii^e siècle), on trouve l'habitude de ramener en France, et spécialement en Normandie, dans chaque bateau, plusieurs Indiens. Tous les navires européens le faisaient, certes, mais on doit distinguer ces « Indiens » entre eux, et surtout les

rapports qu'ils avaient avec ceux qui les transportaient ⁴¹. Des milliers d'Amérindiens sont donc venus en Europe, pour être exhibés comme des curiosités ou des preuves de voyage. La plupart d'entre eux arrivaient en esclaves, alors que la grande majorité de ceux qui venaient dans les bateaux français étaient libres. Certains firent le voyage en représentants de nations alliées, avec la condition d'ambassadeurs, pour confirmer solennellement l'alliance avec les Français. D'autres arrivèrent surtout pour apprendre le français (mais on leur donnait aussi des cours de latin et de rhétorique). Mais ils furent nombreux à traverser l'Océan, juste pour voir de leurs propres yeux la terre de leurs alliés : dans les sources (et, pas seulement françaises, il faut le souligner), il existe plusieurs déclarations d'Indiens qui demandaient à être embarqués parce qu'ils étaient curieux de voir l'Europe ⁴².

La fête de 1550 ne fut évidemment pas la première occasion de la venue d'Indiens en Europe. À Rouen même, des natifs de Terre-Neuve, au Canada, transportés par navires du grand armateur Jean Ango, avaient défilé en 1509 ; vers le milieu du siècle, de nombreux « Brésiliens » étaient sûrement déjà venus en Normandie (et douze ans après l'entrée de Henri II, ce sont probablement quelques-uns d'entre eux que Montaigne a rencontrés). La participation d'Amérindiens (et d'habitants d'autres parties du monde) à des défilés et commémorations fut en fait assez courante durant le xvi^e siècle, ainsi que leur présentation aux cours des rois d'Europe ⁴³, en France, au Portugal et en Espagne bien sûr, mais aussi en Angleterre ⁴⁴. Il s'agissait en général de prisonniers de guerre, obtenus en cadeau ou achetés comme esclaves pour servir ou pour être exhibés comme curiosités.

En définitive, la participation de 50 Tupinamba aux festivités de Rouen n'est pas en soi si remarquable dans la Normandie du xvi^e siècle. On s'étonnerait plutôt qu'ils aient tous été « fraîchement apportés », comme s'ils étaient venus spécialement pour la fête et, parmi eux, peut-être, les quelques femmes qui tinrent un rôle sur la scène. Remarquable aussi est qu'ils se soient prêtés à se représenter eux-mêmes, de l'autre côté de l'Océan (on pourrait s'interroger sur ce que peut être une présentation/représentation de soi face à l'Autre dans un tel contexte). Plus remarquable encore nous semble être la participation des 250 matelots normands qui connaissaient si bien les Tupinamba qu'ils étaient capables de parler et agir « comme s'ils fussent natifs du même pays ».

Rouen et les autres villes normandes actives dans le commerce « brésilien » devaient être assez habituées à la présence de quelques-uns de leurs alliés (et partenaires de commerce), dans leurs maisons et dans leurs rues. Après plus de 40 ans de voyages fréquents dans les deux sens, il est difficile de croire que les Tupinamba aient pu être considérés comme exotiques par les Normands. À ce moment-là, le Brésil était en fait « au moins pour les ports normands, un décor de la vie quotidienne » (Bonnichon 1998, p. 19). Il faut donc chercher ailleurs l'origine de ce choix de mettre en scène les « Brésiliens ».

C'est une façon que je qualifie ailleurs (Perrone-Moisés s. d.) de typiquement française (ou de typiquement normande en l'occurrence) d'établir des rapports avec les Amérindiens qui expliquerait le fait que 50 Tupinamba libres se soient trouvés à Rouen prêts à jouer le théâtre de leur vie quotidienne. Quant aux 250 matelots normands capables de parler et de se comporter « comme des Brésiliens », l'intensité des rapports commerciaux entre la Normandie et le Brésil suffirait sans doute à rendre compte du fait qu'un grand nombre de Normands connaissait la côte brésilienne. Mais c'est la qualité de leurs relations avec les Tupinamba qui expliquerait leur connaissance de la langue et des façons de faire de leurs alliés. En effet, les matelots français vivaient dans les villages tupi pendant des mois⁴⁵, en attendant que les bateaux soient chargés avec du bois-Brésil, chaque fois qu'ils allaient au Brésil, et nombreux étaient ceux qui y allaient tous les ans. Les Français vivaient donc avec leurs alliés et partageaient leurs vies : dans les villages, ils allaient vêtus « en la mode [des Brésiliens] », ils les accompagnaient à la chasse et à la pêche, ils fabriquaient des pirogues (ils auraient même appris aux Tupi comment en faire de plus grandes), ils les aidaient à construire et réparer les maisons et les palissades, ils prenaient part aux rituels, partageaient des récits et des repas (on disait même que certains prenaient joyeusement part aux repas anthropophages... et mangeaient des ennemis avec leurs alliés). C'est cette familiarité qui les rendait capables de représenter si parfaitement les « sauvages » Brésiliens. Certains des commentateurs ont été tentés de voir dans ces matelots l'aspect irréal du spectacle (Massa 1975, p. 111)⁴⁶. Toutefois ces matelots étaient, dans un sens, aussi « authentiques » (ou non) que les « sauvages » eux-mêmes dans ce théâtre car, après tout, il s'agissait, pour eux aussi, de mettre en scène leur propre vie là-bas, sur la côte brésilienne.

Le commerce dont dépendait Rouen était fondé sur cette vie des Français dans les villages, sur ce qu'elle engendrait – comme proximité, familiarité, partage –, sur ce qu'elle signifiait – comme disposition à l'apprentissage, au partage, à l'alliance. Dans les villages tupi de la côte peuplés par des alliés des Français, il y avait toujours, en plus des matelots de passage et autres visiteurs, quelques Français résidents. Dans les plus grands villages, on trouvait toujours un ou deux interprètes : les fameux « truchements », aussi appelés « truchements normands », non par hasard... Ces interprètes étaient le corps de l'alliance, constituaient sa base et son expression la plus emblématique : ils arrivaient, en général très jeunes, en Amérique, y devenaient adultes, tuaient leur premier ennemi, se mariaient, se transformaient quelquefois en guerriers respectés, mouraient parfois à la guerre, à côté de leurs alliés tupi. Dans ces groupes qui devenaient les leurs, ils avaient des enfants, nombreux (voire trop nombreux) selon les sources portugaises, « considérés comme des indiens tupinambás et [...] plus barbares qu'eux » (Soares de Sousa 1971, p. 331). Devenus gendres, beaux-frères, beaux-pères, alliés dans ce sens également et membres à vie des groupes alliés, ils assuraient la communication, étaient eux-mêmes le moyen de

connection, gages et symboles de l'alliance. Les « truchements », une vraie institution, constituent une des particularités des alliances franco-amérindiennes qui les distinguent des relations entre les autres Européens et les Indiens d'Amérique jusqu'aux premières décennies du ^{xvii}^e siècle. Ces Français ou, dans le cas présent, ces Normands étaient des alliés à part entière, qui échangeaient avec les Tupi des mots, des biens et des personnes, vivaient avec eux, parlaient leur langue, participaient à leurs rituels, et partaient en guerre avec eux, contre leurs *tabajara*.

Comme représentation de la réalité tupi, la pièce de Rouen étonne finalement par une absence, celle du cannibalisme. La guerre fut représentée, mais il manqua ce qui était son élément central, la mise à mort rituelle de l'ennemi au centre du village et sa consommation par le groupe d'alliés réunis. Remarquons malgré tout que, si l'anthropophagie ne figure pas dans cette mise en scène, par ailleurs si riche, de la vie tupi, le mot « cannibale », lui, est bien présent dans le texte qui la décrit. Tous les spectateurs savaient bien que les Tupinamba étaient des « cannibales » : leur renommée comme modèles même du cannibalisme s'était en effet déjà répandue en Europe et, en France, au ^{xvi}^e siècle, « cannibale » était synonyme de « Brésilien » (Lestringant 1994, p. 69).

Au bout du compte, ce qui était en jeu à Rouen, ce n'était pas une représentation fidèle de la vie des Tupinamba. Car il s'agissait moins de mettre en scène les « Brésiliens » que l'alliance avec eux et qui rendait possible le commerce transatlantique, commerce auquel était liée une partie importante des habitants de la ville, ce qui explique pourquoi l'accent a été mis sur les batailles entre Européens et entre Tupi, à travers leur redoublement. C'était cette alliance que la ville voulait montrer au roi ⁴⁷ avec sa « fête brésilienne ». Les entrées royales n'avaient pas vraiment pour but l'amusement ; c'étaient, on l'a dit, des démonstrations de force de la part des villes qui les organisaient. Or, la force de Rouen, pendant le ^{xvi}^e siècle, fut sans aucun doute son alliance avec les Tupinamba. *

* Manuscrit reçu en septembre 2007 et accepté pour publication en décembre 2007.

NOTES

La première version de cet article a été préparée pour le groupe « Re-presenting indigeneity : the historic and contemporary display of "Indians" in national and international public spheres » (ANT 22), coordonné par Laura Graham, dans le cadre du 52^e Congrès International des Américanistes, Séville, 17-21 juillet 2006. Une deuxième version a été présentée au séminaire du NuTI, Museu Nacional, à Rio de Janeiro et au Séminaire des Américanistes, à Paris, respectivement en novembre et décembre 2006. Je remercie tous ceux qui ont contribué à ce travail par leurs commentaires et suggestions, en particulier Laura Graham, Eduardo Viveiros de Castro et Jean-Pierre Chaumeil. FAPESP et CAPES/COFECUB ont financé mes séjours à Séville et à Paris.

1. Henri II et sa cour avaient déjà fait de semblables entrées à Lyon (1548) et Paris (1549) ; Nantes allait être la suivante (1551).

2. Voir Jacquot, in Jacquot et Konigson (éds) 1975, pp. 16 sq.

3. Assez simples pendant le Moyen Âge, les entrées royales deviennent un rituel très élaboré à la fin du ^{xvi}^e siècle et acquièrent une nouvelle importance pour la royauté en ces débuts de l'âge moderne

(Wintroub 1998, p. 465 ; je remercie Aristóteles Barcelos Neto de m'avoir signalé cet article). Sur l'aspect politique des entrées royales, voir aussi McGowan, in Jacquot et Konigson (éds) 1975, p. 154.

4. Pour cette entrée de Rouen, on aurait même été obligé de faire appel à des artistes et ouvriers spécialisés venus d'ailleurs, tellement le projet était complexe et grandiose (Pottier 1880, p. 3).

5. Comme l'a remarqué Konigson, in Jacquot et Konigson (éds) (1975, p. 56).

6. Des manuscrits relatifs à cette entrée se trouvent à la bibliothèque municipale de Rouen (Wintroub 1998, p. 466, n° 4).

7. *L'entrée du Roy nostre Sire faicte en sa ville de Rouen le mercredi premier de ce mois d'Octobre, pareille celle de la Royne, qui fut le jour ensuivant*, Robert Masselin, Paris, 1550. Massa (1975, p. 105) voit dans ce document un programme de festivités antérieures à la fête, et il considère d'ailleurs que c'est là que réside son unique intérêt. Cependant, la licence de publication est datée du 11 octobre 1550, et la brève description que l'on y trouve se réfère clairement à des événements passés, tandis que le rédacteur prend soin de préciser avoir rédigé « [ladite entrée] selon que de nos propres yeux avôs veu ». Beau cousin (1882, p. ix), dans sa présentation d'un fac-similé de cette publication, observe que « cette narration [...] semble de la nature de celles qui se vendent quelquefois à la suite des événements publics de quelque importance, destinées à satisfaire pour un moment la curiosité du peuple » et il ajoute que ce genre de document tend à disparaître aussitôt après : de celui-ci, il ne resterait qu'un seul exemplaire, celui qui se trouve à la Bibliothèque nationale, à Paris (RES 8-LB31-24).

8. *C'est la deduction du sumptueux ordre plaisantz spectacles et magnifiques tréatres dressés, et exhibés par les citoiens de Rouen ville metropolitaine du pays de Normandie, A la sacree Majeste du Treschretien Roy de France, Henri secôd leur souverain Seigneur, Et à Tresillustre Dame, ma Dame Katharine de Medicis, la Royne son espouze, lors de leur triomphant joyeux & nouvel advenement en icelle ville, Qui fut es jours de Mercredi & jeudy premier & secôd jours d'Octobre, Mil cinq cens cinquante, Et pour plus expresse intelligence de ce tant excellent triomphe, Les figures & pourtraictz des principaulx adornementz d'iceluy y sont apposez chacun en son lieu comme l'on pourra veoir par le discours de l'histoire*, Robert Le Hoy, Rouen, 1551 (BNF RES 4 LB31-25). Robert Le Hoy avait obtenu le privilège pour imprimer cette description de l'entrée du roi en septembre 1549 – ce qui donne une idée du temps consacré à la préparation de la fête ; le travail des gravures expliquerait, quant à lui, que la publication ait tardé plus d'un an à voir le jour, délai dont Robert Masselin aurait profité pour publier le livret cité dans la note précédente (Beau cousin 1882, p. viii).

9. *Les Pourtres et Figures du Sumptueux Ordre, Plaisantz spectacles, & magnifiques Theatres, dressés & exhibés par les citoiens de Rouen, Ville metropolitaine du pais de Normandie. Faictz à l'entrée de la sacrée Majesté du treschretien Roy de France, Henry second, leur souverain Seigneur. Et à tresillustre Dame, ma Dame Katherine de Medicis la Royne son espouze. Qui fut es jours de Mercredi & Jeudi, premier & second jour d'Octobre Mil cinq cens Cinquante*, Jean Dugort, Rouen, 1557 (BNF RES 4 LB31-26).

10. Instrument indispensable pour le commerce avec le Brésil, ce précis de langue tupi n'était sans doute pas exceptionnel : un autre vocabulaire tupi-français circulait vers 1547 parmi les marchands rouennais.

11. Ces sculptures se trouvent actuellement dans le musée de la ville.

12. Pour les chiffres relatifs au commerce normando-tupi, voir La Roncière (1923, p. 299 sq.), Mollat (1967, p. 313) et Bonnichon (1998, p. 15 sq.).

13. Une analyse plus poussée des alliances franco-amérindiennes aux XVI^e et XVII^e siècles se trouve dans Perrone-Moisés (s. d.).

14. « Quant au populaire, alors comme toujours, on avait peu songé à lui ménager une place » (Pottier 1880, p. 9).

15. Les citations sont empruntées à la publication de 1551 mentionnée ci-dessus, non paginée. Des transcriptions de l'extrait de ce document qui décrit le spectacle « brésilien » se trouvent dans Denis (1850) et Massa (1975, p. 108).

16. La nudité des Tupi, que la description de 1551 n'évoque qu'indirectement par l'expression « la mode des sauvages », serait soulignée, trois siècles plus tard, par un historien normand dont le commentaire à ce sujet mérite d'être repris : « Cette pantomime effrontée des Brésiliens [...] qui

s'étala sans vergogne sous les yeux de toute une cour, et qui n'offensa même pas la pudeur d'une reine ; mais, à la vérité, cette cour était celle des Valois, et cette reine était Catherine de Médicis » (Pottier 1880, p. 26).

17. Où se trouvait ancré, justement, le bateau normand qui ramena en Europe l'arquebusier hessois Hans Staden, dont on reparlera plus loin.

18. Toute une série de mots, dans plusieurs langues tupi, suggère un rapprochement entre *tabajara* et ennemi ou « contraire ». Ainsi, on trouve en wayâpi : *oway*, « en face », « autre face », « inverse » ; *owaya*, « affronter » ; *towayâ*, « le guerrier » ; *towayâku*, « les adversaires », « les ennemis ». Et en guarani ancien : *obai*, « en face » ; *obayar*, « ennemi » (Grenand 1989, p. 324). Je remercie Françoise Grenand pour ces indications.

19. *Towaho*, « groupe ennemi archétypique » (Viveiros de Castro 1992, p. 16).

20. « *Diese [Tupinambás] werden von ihren Feinden auch Tabayaras genannt, was einfach Feinde bedeutet* ».

21. « [...] une nation [...] appelée tabaiars, qui estoit fort ennemie de ceux de Maragnan [...] » (Abbeville 1614, p. 385). Dans sa lettre publiée à la fin du récit de d'Abbeville, le Père Arsène, son compagnon de mission, reprend la même formule (*ibid.*, p. 387).

22. Encore une remarque à ce sujet. Le fait que chaque groupe tupi se trouve finalement dans la position de *tabajara* par rapport à d'autres ne signifie cependant pas que n'importe quel ennemi puisse être ainsi qualifié. Dans le cadre du processus très complexe de production de la personne tupi et plus particulièrement du guerrier, analysé par Viveiros de Castro (1992, entre autres) – analyse que je ne peux reprendre ici que de façon très sommaire –, le seul « contraire » productif, pour ainsi dire, est un *tovaja* tupi. Les Jivaro de l'Équateur nous fournissent un exemple comparable avec les qualificatifs *shuar* et *achuar*, qui furent également transformés en ethnonymes : *achuar* désigne « les ennemis potentiels ou réels, mais apparentés » et *shiviar*, terme qui est probablement à l'origine du mot « jivaro », désigne « l'ensemble des ennemis parlant un autre dialecte jivaro que le sien » (Descola 2006, pp. 248-249).

23. Avec plus de dextérité que les Grecs et les Troyens, note l'auteur du récit. Léry (1994, p. 341) signale dans le même sens la relative supériorité des Tupi dans le maniement de cette arme et, transposant la comparaison à l'époque où ils écrivent tous les deux, il les dit meilleurs archers que les Anglais.

24. Staden (1941, pp. 193-197) la définit comme une « arme pour tuer des ennemis », et l'orthographe *iwira pemme*. Léry (1994, pp. 338-340), qui la nomme *tacape*, la décrit ainsi : « espèces ou massues, faites les unes de bois rouge, et les autres de bois noir, ordinairement longues de cinq à six pieds ; et quant à leur façon, elles ont un rond ou oval au bout d'environ deux palmes de main de largeur, lequel, espais qu'il est de plus d'un pouce par le milieu, est si bien menuisé par les bords [tranchant] presque comme une coignée ».

25. Dont les pointes étaient faites d'os aiguisés ou de dents de poisson (Léry 1994, p. 341 ; Staden 1941, p. 192).

26. Voir Staden (1941, p. 192) ; Léry (1994, p. 341) précise qu'ils étaient recouverts de cuir de tapir.

27. H. Staden [1557] 1941 : 159-160 ; J. de Léry [1580] 1994 : 345, 399.

28. « En toutes les danses de nos sauvages, les femmes ny les filles, n'estant jamais meslées parmi les hommes, si elles veulent danser, cela se fera à part elles » (Léry 1994, p. 253).

29. Selon Staden (1941, pp. 119, 188), les pirogues des Tupi côtiers étaient de taille variable et pouvaient contenir jusqu'à une trentaine de guerriers ; dans une expédition à laquelle il a lui-même participé, il rapporte un total de 38 pirogues avec à peu près 18 hommes chacune ; Léry (1994, p. 344) décrit des pirogues avec une capacité allant jusqu'à 40 ou 50 guerriers.

30. Staden (1941, pp. 176-177) décrit une coiffure de plumes rouges, appelée *acangatara*, et un grand cercle de plumes d'ema, *enduape* ; voir aussi Léry (1994, pp. 221, 223).

31. Voir le précieux travail de Lestringant (1992) dans son édition de l'*Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* de Léry, pour une analyse comparative de l'iconographie tupi dans les documents européens. La représentation des « sauvages brésiliens » en Europe est aussi le thème traité par Duviols, in Mattoso et al. 1998, pp. 33-65, entre autres.

32. Les récits de Staden et Thévet allaient être publiés en 1557, la première édition de celui de Léry date de 1578, et la collection d'*Americana* rassemblée par Théodore de Bry et richement illustrée, contenant les récits de Staden et Léry, entre autres, de 1592.

33. Ce préliminaire à la guerre est attesté par les voyageurs, dont Léry (1994, pp. 337-338), qui note que ces discours d'encouragement, prononcés par des guerriers plus âgés et très respectés (des chefs de guerre, sans doute, mais pas des « rois »...) pouvaient durer des heures. La valeur de l'éloquence pour les Tupi, chez lesquels (comme ailleurs en Amérique) il s'agit d'une qualité indispensable à un « chef », trouve un parallèle dans les qualités exaltées par le xvi^e siècle, comme le signale Wintroub (1998, p. 479).

34. Pour une description de la vie quotidienne des Tupi côtiers vers le milieu du xvi^e siècle, voir Perrone-Moisés 2000b.

35. Les voyageurs remarquaient en effet que les Tupi passaient beaucoup de temps à raconter leurs exploits guerriers et discuter des préparatifs pour la guerre : « Ils aiment fort la guerre & rien ne les contente tant que d'en parler », observait, par exemple, un membre de la colonie française à Maranhão, en 1612 (Pezieu 1613, p. 12).

36. « *Como os Tupinambás são muito belicosos, todos os seus fundamentos são como farão guerra aos seus contrários* ».

37. Celui qu'il interprète comme un « programme » de l'entrée et qui est plutôt une brève description publiée juste après les événements. Voir la note 7 *supra*.

38. Staden obtint finalement l'aide d'un autre Normand qui réussit à convaincre ses alliés qu'il s'agissait d'un cousin à lui, allié et non pas ennemi, non comestible donc.

39. Wintroub (1998, p. 469) le signale déjà.

40. À la différence de Melo e Franco (1976, p. 48) qui voit dans la scyomachie l'« apothéose finale » de la fête de Rouen, je placerais plutôt celle-ci dans la naumachie, qui la redouble et dont elle renforce le message.

41. Beaucoup d'analyses des rapports entre Amérindiens et Européens, en considérant « les Indiens » en bloc, ont produit toutes sortes de simplifications. Dans le cas qui nous intéresse, une telle attitude nous aurait tout simplement empêché de comprendre ce qui s'est passé à Rouen.

42. Dans son ouvrage fondamental sur les rapports entre les Indiens du Brésil et le mouvement des idées en Europe, Melo e Franco (1976, p. 37) explique, dans un chapitre entièrement consacré aux « Voyages d'Indiens du Brésil en Europe », que les Indiens se montraient toujours intéressés à embarquer dans les navires européens, « par amour de l'aventure ». On peut douter de son interprétation des mobiles des Indiens, mais le nombre de ceux qui voyageaient en Europe est bien attesté. Cependant, il ne faut pas oublier – il faut distinguer les « Indiens », je disais – que les natifs d'Amérique n'embarquaient pas toujours de leur propre gré : au contraire de ces Tupinamba alliés qui se trouvaient à Rouen, nombreux étaient ceux que des voyageurs de toutes les nations européennes emmenaient comme esclaves ou pour servir de preuve de voyage, tel celui que Pedro Álvares Cabral fit embarquer sur la caravelle qui rentrait au Portugal pour annoncer qu'on avait « trouvé » le Brésil (*ibid.*, p. 38). Il faut également préciser que les Français transportaient, à côté des Indiens invités et touristes amérindiens, des prisonniers de guerre, membres de groupes ennemis, comme serviteurs. Dans le Brésil colonial, ces captifs de guerres tupi finissaient souvent leur vie comme serviteurs/esclaves de ceux qui les « rachaient » à ceux qui les avaient fait prisonniers, dans le cadre d'une pratique légalement reconnue par les lois portugaises sous le nom de *resgate* (Perrone-Moisés 1994 ; 2000a). Le livre pionnier de Dickason (1984) au sujet de la présence française en Amérique consacre également tout un chapitre aux « *Amerindians in Europe* ».

43. L'introduction d'Amérindiens dans les célébrations solennelles était courante, remarque Denis (1850, note 3). En France, des Amérindiens ont été signalés dans au moins une autre entrée royale du xvi^e siècle, celle de Charles IX à Troyes, en 1564 (Melo e Franco 1976, p. 52).

44. En 1530, un « roi » brésilien aurait été présenté à Henri VIII (Melo e Franco 1976, p. 43 ; Dickason 1984, p. 208).

45. Le document précise : « les marins qui par plusieurs voyages avoient traffiqué et par longtemps domestiquement résidé avec les sauvages ».

46. Wintroub (1998, p. 467), pour sa part, parle de « *Norman sailors pretending to be savages* » (souligné par l'auteur, BPM).

47. Quand Massa (1975, p. 111) dit que c'était Rouen qui se représentait elle-même, et non pas le Brésil, on peut se demander ce qu'était alors Rouen, sinon cette ville centrée sur le commerce, particulièrement avec le Brésil...

ARCHIVES

L'entrée du Roy nostre Sire faicte en sa ville de Rouen le mercredy premier de ce mois d'Octobre, pareillement celle de la Royne, qui fut le jour ensuivant

1550 Paris, Robert Masselin (BNF RES 8-LB31-24).

C'est la deduction du sumptueux ordre plaisantz spectacles et magnifiques tréatres dressés, et exhibés par les citoiens de Rouen ville metropolitaine du pays de Normandie...

1551 Rouen, Robert Le Hoy (BNF RES 4 LB31-25).

Les Pourtres et Figures du Sumptueux Ordre, Plaisantz spectacles, & magnifiques Theatres, dressés & exhibés par les citoiens de Rouen, Ville metropolitaine du païs de Normandie...

1557 Rouen, Jean Dugort (BNF RES 4 LB31-26).

BIBLIOGRAPHIE

ABBEVILLE Claude d' (P.)

1614 *Histoire de la Mission des Pères Capucins en l'Isle de Maragnan et terres circonvoysines...*, François Huby, Paris.

BEAUCOUSIN André

1882 *L'entrée à Rouen du roi et de la reine Henri II et Catherine de Médicis d'après la relation imprimée en 1550*, E. Cagniard, Rouen.

BONNICHON Philippe

1998 « Image et connaissance du Brésil : diffusion en France, de Louis XII à Louis XIII », in Kátia Mattoso de Queiros et al. (éds), *Naissance du Brésil moderne 1500-1808. XX^e Colloque de l'Institut de recherches sur les civilisations de l'Occident moderne*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, pp. 9-31.

BRY Théodore de (éd.)

1592 *Americae Tertia Pars, Memorabilem provinciae Brasiliae Historiam continens...*, Théodore de Bry, Francfort.

CLASTRES Hélène

1972 « Les beaux-frères ennemis : à propos du cannibalisme tupinamba », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 6. *Destins du cannibalisme*, pp. 71-82.

DENIS Ferdinand

1850 *Une fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550*, J. Techner, Paris.

DESCOLA Philippe

2006 *Les lances du crépuscule. Avec les Indiens Jivaro de Haute Amazonie*, Plon, Paris.

DICKASON Olive Patricia

1984 *The myth of the savage. And the beginnings of French colonialism in the Americas*, University of Alberta Press, Edmonton.

GRENAND Françoise

1979 *Dictionnaire wayâpi-français*, Peeters/Selaf, Paris.

JACQUOT Jean et Elie KONIGSON (éds)

1975 *Les fêtes de la Renaissance. XV^e Colloque international d'Études humanistes*, vol. 3, CNRS, Paris.

LA RONCIÈRE Charles de

1923 *Histoire de la marine française*, vol. 3, Plon, Paris.

LÉRY Jean de

1994 *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, texte établi, présenté et annoté par Frank Lestringant, Paris, Livre de Poche [1580].

LESTRINGANT Frank

1994 *Le cannibale. Grandeur et décadence*, Perrin, Paris.

LESTRINGANT Frank (éd.)

1992 *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, de Jean de Léry, Presses du Languedoc/Max Chaleil éditeur, Montpellier.

LÉVI-STRAUSS Claude

1964 *Le cru et le cuit*, Plon, Paris.

MASSA Jean-Marie

1975 « Le monde luso-brésilien dans la joyeuse entrée of Rouen », in Jean Jacquot et Elie Konigson (éds), *Les fêtes de la Renaissance. XV^e Colloque international d'Études humanistes*, vol. 3, CNRS, Paris, pp. 105-116.

MATTOSO Kátia de Queiros, Idelete M. F. DOS SANTOS et Denis ROLLAND (éds)

1998 *Naissance du Brésil moderne 1500-1808. XX^e Colloque de l'Institut de recherches sur les civilisations de l'Occident moderne*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris.

MAUSS Marcel

1993 « Essai sur le don. Forme et raisons de l'échange dans les sociétés archaïques », in Marcel Mauss, *Sociologie et anthropologie*, PUF, coll. « Quadrige », Paris, pp. 145-279 [1924].

MELO E FRANCO Afonso Arinos de

1976 *O índio brasileiro e a revolução francesa. As origens brasileiras da teoria da bondade natural*, José Olympio (2^a ed.), Rio de Janeiro [1937].

MOLLAT Michel

- 1967 « As primeiras relações entre a França e o Brasil : dos Verrazani a Villegaignon », *Revista de História*, 34, São Paulo, pp. 343-358.

PERRONE-MOISÉS Beatriz

- 1994 « Resgate », in Maria Beatriz Nizza da Silva (éd.), *Dicionário da História da Colonização Portuguesa do Brasil*, Verbo, Lisboa, pp. 698-699
- 2000a « Aldeados e aliados, inimigos e escravos : os índios na legislação portuguesa para o Brasil », *Portugal-Brasil : memórias e imaginários. Actas*, vol. 1, GTMECDP, Lisboa, pp. 147-164.
- 2000b « A vida nas aldeias dos Tupi da costa », *Oceanos*, 42, Comissão para a comemoração dos descobrimentos Portugueses, Lisboa, pp. 8-20.
- s. d. *Un étroit commerce : Français et Amérindiens au XVII^e siècle*, Champion, Paris [en préparation].

PEZIEU Louis de

- 1613 *Bref recueil des Particularitez contenues aux lettres envoyées, par Monsieur de Pezieu, à Messieurs ses parents & amis de France. De l'Isle de Marignan au Brésil, où il est encores à présent*, Jean Poyet, Lyon.

POTTIER André

- 1880 *Programme des fêtes de Rouen des 12, 13 et 14 juin 1880. Suivi d'une notice historique sur l'entrée de Henri II à Rouen, en 1550*, Lemonnyer, Rouen.

SOARES DE SOUZA Gabriel

- 1971 *Tratado descritivo do Brasil em 1587*, Cia Editora Nacional, São Paulo.

STADEN Hans

- 1941 *Zwei Reisen nach Brasilien*, Sociedade Hans Staden, São Paulo [1557].

THÉVET André

- 1558 *Les singularitez de la France antarctique, autrement nommée Amerique : et de plusieurs Terres et Isles decouvertes de nostre temps*, Christophe Plantin, Anvers.

VIVEIROS DE CASTRO Eduardo

- 1992 *From the enemy's point of view. Humanity and divinity in an Amazonian society*, University of Chicago Press, Chicago/Londres.

WINTROUB Michael

- 1998 « Civilizing the savage and making a king : the royal entry festival of Henri II (Rouen, 1550) », *Sixteenth Century Journal*, 29 (2), pp. 465-494.